

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 35

Artikel: Les délégués du Freiamt et le général Masséna : (fin)
Autor: Frei, J. / Reitzel, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182386>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

descriptible. Sur ce char, trône une jeune femme richement parée; c'est la reine du Tropique, qui n'est autre qu'un des jeunes novices ou un mousse.

A la suite du roi et de la reine viennent en s'agitant de toutes façons les seigneurs et les dames de la cour, les uns chamarrés de cordons et de rubans, les autres noircis de goudron et traînant des chaînes qu'ils secouent en rugissant à la manière des diables de théâtre.

Le cortège ayant pris place dans l'enceinte, le père de la ligne lève la main droite, un profond silence s'établit, et il prononce une harangue facétieuse dans laquelle il ne manque pas de décrire aux néophytes les tourments auxquels on va les soumettre. Puis les gendarmes vont chercher une à une les personnes qui doivent être baptisées et les amènent sur la cuve mystérieuse. Il faut employer la force pour plusieurs, tant leur peur est grande. Cependant, la plupart en sont quittes pour de légers simulacres, grâce aux gros pourboires qu'elles ont eu soin de donner à leurs gardiens. On se contente de les faire asseoir sur la sellette sacrée, et, pour toute aspersion baptismale, on leur verse un peu d'eau pure, quelquefois même un peu d'eau de Cologne dans le cou ou dans la poitrine.

Mais les choses se passent tout autrement à l'égard de celui que sa mauvaise étoile a désigné pour être le jouet de tous. Il y a toujours une victime de ce genre, sans cela la fête de la *ligne* n'existerait pour ainsi dire pas. Le patient est attaché sur la sellette, puis soumis à des épreuves, à une torture pratiquées avec une apparence qui effraie les spectateurs, mais qui n'est qu'illusoire, comme les épreuves que les francs-maçons font subir à certains innocents qui se jettent dans leurs bras. Enfin la planche sur laquelle le pauvre diable est assis est brusquement retirée d'entre la cuve et sa personne, et on le voit tomber comme une masse de plomb dans ce petit océan de vieille sauce et de noir d'ivoire, où il disparaît un instant tout entier. Mais aussitôt le tube d'une pompe foulante fait jaillir le contenu de la cuve en flots jaunâtres, qui retombent de tous côtés sur la tête du patient. Enfin le torrent d'innombrables seaux d'eau lui tombe en même temps sur la tête du haut du grand mât. Puis commence bientôt un véritable combat à coups de seaux d'eau, qui ne tarde pas à confondre dans un *baptême* général les nouveaux embarqués et les vieux marins. — La fête se termine par une distribution de vivres et de vin à l'équipage, précédée et suivie de jeux et de danses.

Comme on le voit, le *baptême du tropique* est le carnaval des gens de mer. On le célèbre tantôt sous le tropique, tantôt sous l'équateur, suivant les circonstances de la navigation.

Les délégués du Freiamt et le général

Masséna. (Fin.)

(D'après J. Frei, trad. par A. Reitzel.)

III

Nos députés arrivèrent enfin devant l'hôtel du

général, mais là, au milieu du tumulte, leur tricorne dans la main, remplis d'anxiété et sans cesse exposés à être renversés et broyés par les chevaux, nos braves gens ne savaient plus à quel saint se vouer. Ils avaient beau lever leurs yeux suppliants vers tous ceux qui passaient, personne ne daignait les honorer d'un regard.

— Vous verrez, dit le maître d'école, que la bataille aura lieu ce matin déjà, et avant que nous ne soyons de retour, tout sera fini. Que Dieu ait pitié de nous !

— Cela pourrait bien être, répondit le président en essuyant avec la manche de son habit la sueur qui coulait de son front. Si nous étions seulement auprès du général, à la fin je me chargerais bien de faire le discours.

— Oui mais, sûrement, la sentinelle ne nous laissera pas entrer, répliqua le maître d'école en soupirant. Il me semble encore voir du sang à son grand sabre.

— Je crois que oui, reprit le président d'un ton lamentable. Mais quoi qu'il arrive, vous me serez témoin devant la commune que j'ai fait mon devoir.

A cet instant, le petit Hollandais, qui jusqu'alors s'était tenu tranquille derrière les députés, laissa tomber son sac à terre et courut vers l'escalier. — Le capitaine, s'écria-t-il, le capitaine qui a logé si longtemps dans notre village !

Les deux hommes, surpris, suivirent du regard leur petit compagnon qu'ils avaient complètement oublié. Leur étonnement augmenta quand, un moment plus tard, Steffele se trouva devant la porte de l'hôtel et aborda un jeune officier qui, souriant, après quelques paroles, le fit entrer malgré l'air rébarbatif de la sentinelle.

— C'est un petit diable que ce garçon ! s'écria alors le président. Après tout, il fera l'affaire tout seul.

— Cela me serait bien égal, si seulement il pouvait obtenir quelque chose, dit timidement le maître d'école.

Le président, dont l'ambition se réveillait à l'idée de se voir honteusement frustré de l'honneur d'avoir sauvé le village par ses conseils, n'aurait probablement pas été d'accord avec la modestie et l'humilité de son compagnon ; mais pendant qu'il réfléchissait, l'officier et le petit Hollandais reparurent sur la porte. Le garçon, les yeux brillants de joie, descendit en sautant : Venez, venez vite, cria-t-il aux députés, le général a un petit moment et veut vous entendre.

L'officier leur fit signe de s'approcher. Le premier député saisit son sac des deux mains, le second poussa quelques soupirs en prononçant quelques mots incompréhensibles, probablement le commencement d'une prière, et ensuite ils montent, passent devant cette sentinelle qui leur avait inspiré une si grande peur, et suivent l'officier par une longue allée. Enfin, celui-ci ouvre une porte en disant à voix basse : Le général en chef !

Etourdis par le bruit de l'armée, émus, agités

jusqu'au plus profond de leur cœur, il semblait aux députés, en entendant ces paroles : le général en chef ! entendre un coup de tonnerre ; mais ils se sentaient un peu rassurés en reconnaissant la chambre d'auberge où, les jours de foires, ils avaient vidé mainte bouteille en joyeuse compagnie. Sans doute, la chambre avait changé d'aspect : au lieu de belles images de saints qui en avaient orné les parois, on y avait cloué de grandes feuilles de papier où des lignes de toutes couleurs se croisaient. Sur les tables de grands tas de papiers, une paire de pistolets et quelques sabres. Néanmoins, nos députés avaient un peu repris courage. Quand ils virent le général en chef, ils ne purent se figurer que c'était là cet homme terrible dont le nom seul faisait trembler des milliers de soldats.

Masséna était un homme d'une stature moyenne, aux cheveux noirs, sans barbe, nu-tête, enveloppé d'une ample robe de chambre.

Après avoir répondu par un petit signe de tête aux profonds saluts des deux hommes, le général tourna ses regards vers le petit Hollandais, et prenant une poire dans une assiette où étaient empilés les plus beaux fruits, il la lança au garçon en disant : Eh bien, petit coquin, attraperas-tu cela ? Et Steffele, adroit comme un singe, ne la manqua pas. Le général en prit aussi une et y mordit à belles dents et dit en riant : Goûte-la seulement, elle doit être excellente.

Cet accueil inattendu remit complètement les députés, et le président, par un coup de coude, avertit le maître d'école que lui-même était disposé à parler. Le général, saisissant encore une poire, dit enfin : Eh bien, mes braves gens, que me voulez-vous ?

Cette demande troublait l'orateur, car elle n'allait pas du tout à l'exorde qu'il avait préparé ; et le maître d'école fut invité, par un second coup de coude, à souffler à son supérieur quelques paroles convenables. Mais le brave magister, dont le courage était aussi revenu, et qui n'était pas désorienté par cette question, n'ayant pas préparé de discours, interpréta mal ce signal, et se mit lui-même à parler :

— Monsieur le chef en général, ou plutôt monsieur le général en chef, il s'agit de la bataille en perspective et du pont de bateaux...

Tout à coup le maître d'école, saisi de frayeur, recule, trébuchant sur le petit sac de poires sèches que, dans son zèle, au commencement de son discours, il avait placé entre ses deux jambes. Et sa terreur était bien explicable ; car à peine avait-il prononcé le mot de pont de bateaux que le visage du général, si bienveillant jusqu'alors, se transforma. Et d'un bond, avec le cri de sacredieu ! il se trouve à côté du maître d'école.

— Que sais-tu d'un pont de bateaux ? Où y en a-t-il un ? Qui t'en a parlé ?

Mais le pauvre homme, interdit, est incapable de répondre. Reculant toujours, il montre du doigt son voisin.

— Eh bien ! s'écrie le général en s'adressant au président.

Celui-ci sent que le moment décisif est venu ; mais il a totalement perdu le fil de son discours, et, montrant le petit Hollandais, il peut à peine articuler ces mots :

— Le père de ce garçon l'a dit ; celui-là le sait.

Un sourire passe sur le visage du général, qui s'adresse alors à Steffele :

— Eh bien ! mon petit ? lui demande-t-il.

Le garçon lève sa tête aux boucles noires, et regarde hardiment le général.

— Voici la chose, monsieur le général. Hier, vos soldats ont amené à Bünzen de bien grands vaisseaux, et ils les ont mis dans le ruisseau. Alors mon père a dit que vous vouliez faire un pont par là, et livrer aux Russes une bataille où tout notre village serait brûlé et détruit.

— Et c'est à cause de cela que nous sommes venus vous demander, au nom de Dieu et de tous les saints, de livrer bataille à un autre endroit, continue le président d'un ton tremblant.

Le général jette un regard sur la carte suspendue à la paroi, éclate de rire et met les deux mains dans la chevelure bouclée du garçon. Puis, après avoir réfléchi un instant :

— Qui est ton père ?

— C'est le guet du village, répond le garçon.

— As-tu des frères et des sœurs ?

— Il y en a encore six à la maison, monsieur le général.

— Vous êtes donc sept. Mais combien de vaches avez-vous à l'étable ?

— Oh ! reprend le président, qui a retrouvé son assurance en voyant la bonne humeur du général, ce sont les gens les plus pauvres du village ; ils n'ont que deux chèvres, et la commune doit quelquefois les assister.

— Et combien de pièces de bétail possédez-vous ?

— C'est selon, dit Pierre Wohlrath en se redressant ; de quinze à vingt.

— Et pourquoi le père de ce garçon est-il si pauvre ? Est-ce un vaurien ?

Le second député croyait l'occasion favorable pour se réhabiliter dans les bonnes grâces du général. Il dit avec une profonde révérence :

— Pas précisément cela ; mais il a été soldat en Hollande pendant plus de vingt ans, et vous savez, les vieux soldats sont toujours de pauvres hères.

Masséna, les yeux brillants, s'adressa de nouveau au garçon :

— Tu es donc fils de soldat, dit-il en lui passant la main sur la joue. Je l'ai tout de suite pensé. Mais, dis-moi, ne voudrais-tu pas aussi devenir soldat ?

Le petit Hollandais secoua la tête :

— Non, monsieur le général, je voudrais devenir médecin.

— Médecin ! et pourquoi ?

— Voyez, monsieur le général, lui répondit le garçon en le regardant de ses grands yeux bruns, l'été passé, quand on a conduit tant de pauvres soldats blessés à travers notre village, et qu'ils ont

demandé à grands cris un médecin, j'ai pensé qu'il serait beau d'être médecin et de pouvoir secourir ces pauvres malheureux.

Le général porta sa main au front, et traversa plusieurs fois la chambre à grands pas. Tout à coup il s'arrêta devant les députés, et leur dit d'un air grave :

— Quant à votre prière, il est très difficile de vous l'accorder. Les préparatifs sont faits; les pontons sont au milieu de votre village. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de quitter vos demeures, avec vos familles. Une fois la bataille livrée, si le village est brûlé ou détruit par le bombardement, vous le rebâtiez.

Ces paroles, prononcées d'un ton glacial, tombaient comme un coup de foudre sur les députés, dont l'espérance avait grandi. Le maître d'école poussait un profond soupir, tandis que le président se courbait machinalement pour ouvrir son sac. Le général, devinant peut-être le but de ce mouvement, fit un geste pour le retenir, et continua, après quelques moments d'un morne silence :

— Il y aurait peut-être moyen de transporter ailleurs le champ de bataille si votre commune me payait 3000 couronnes pour rembourser les dépenses occasionnées par le transport des pontons; mais l'argent devrait être entre mes mains ce soir même.

Les députés écoutaient ces propositions sans oser respirer. Leur cœur était soulagé d'un poids immense.

— Il est maintenant 9 heures, dit Masséna; je vous donne jusqu'à 6 heures ce soir.

Masséna tira un cordon de sonnette et aussitôt un officier entra.

— Deux grenadiers accompagneront ces hommes à Bünzen et nous feront rapport aussi tôt que possible.

L'officier ouvrit la porte et les députés sortirent. Le petit Hollandais ne les rejoignit que quelques instants plus tard. — Voyez ce que le brave général m'a donné pour mon père, s'écria-t-il en entr'ouvrant la main où brillait une pièce d'or. Les deux grenadiers arrivèrent et tous prirent le chemin de Bünzen.

Les habitants du village, auxquels la matinée avait paru bien longue, allaient se mettre à table pour dîner, lorsque le Hollandais, par les sons de son cor, comme c'était l'habitude dans les cas urgents, annonça la convocation de l'assemblée communale. Les hommes coururent à toutes jambes à la maison communale et apportèrent bientôt à leurs femmes inquiètes la grande nouvelle! « Dieu soit loué! la bataille n'aura pas lieu ici. Nous nous sommes rachetés pour 3000 couronnes! »

Si les habitants de Bünzen étaient prompts, Masséna ne l'était pas moins. A peine le soleil s'inclinait-il vers la forêt, qu'une troupe de hussards parut dans le village, avec un grand nombre de chars, pour enlever les pontons de la Bünz.

Les braves villageois s'endormirent plus tranquillement que la veille. Mais le lendemain, ils furent

réveillés en sursaut par une canonnade terrible qui se fit entendre au-delà de la montagne de Bremgarten. Le champ de bataille était transporté ailleurs; les Français avaient jeté un pont sur la Limmat et attaqué les Russes à Zurich.

La bataille dura toute la journée, mais le lendemain on entendait le canon à une distance plus considérable. Vers le soir, on apprit que les Russes étaient complètement défaits et que Masséna avait déjà son quartier général à Zurich.

Celui qui s'inquiétait le moins de tout cela, c'était le Hollandais, quoiqu'il eût à supporter mainte plaisanterie à cause de sa prédiction militaire. Peu de jours après la bataille, il fut cité, avec son fils Steffele, devant le préfet de Bremgarten et, à son grand étonnement, on lui remit 1000 couronnes de la part du général Masséna. Une autre communication l'informa que monsieur Wild, à Bremgarten, médecin très estimé, avait reçu 2000 couronnes contre l'engagement de faire étudier la médecine à Steffele.

Le jeune homme, ayant fait de très bonnes études, trouva plus tard, dans les campagnes de Russie et de Saxe, l'occasion de satisfaire le souhait qui avait fait vibrer le cœur de l'enfant à l'aspect des malheureux blessés; car immédiatement après avoir terminé ses études, il entra dans un régiment suisse qui devait suivre Napoléon sur les champs de bataille. Lorsque, à la chute de Napoléon, ces régiments furent dissous ou transformés, notre jeune médecin revint se fixer dans sa patrie. De tous les événements de sa vie, il aimait particulièrement à raconter celui qui l'avait mis en rapport avec le général Masséna.

Le duc de Brunswick avait, on le sait, des diamants admirables, dont il ne se séparait pas, même la nuit. Il avait toujours peur de perdre son trésor et le plaçait, durant son sommeil, dans un coffret de fer, sous son traversin. Il était seul avec son fidèle valet de chambre à connaître le secret qui ouvrirait cette boîte, — si petite pour tant de millions! Un matin, en se réveillant, le duc ouvre le coffret, et que voit-il à la place de ses bijoux? De simples morceaux de macadam! Il sonne, crie au voleur, et pense s'évanouir, lorsque son valet de chambre accourt et lui tend un petit cornet de papier où étaient les brillants, avec ces mots d'une philosophie bien profonde :

— Avouez, monseigneur, que vous avez aussi bien dormi sur ces cailloux que sur vos pierreries!

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

Au magasin MONNET, place St-Laurent

Encre Vaudoise, très liquide, sans dépôt et d'un beau noir.

Jumelles et longues-vues, pour touristes. Prix très avantageux.

Carte céleste, avec horizon mobile.

Articles de fumeurs en liquidation.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.